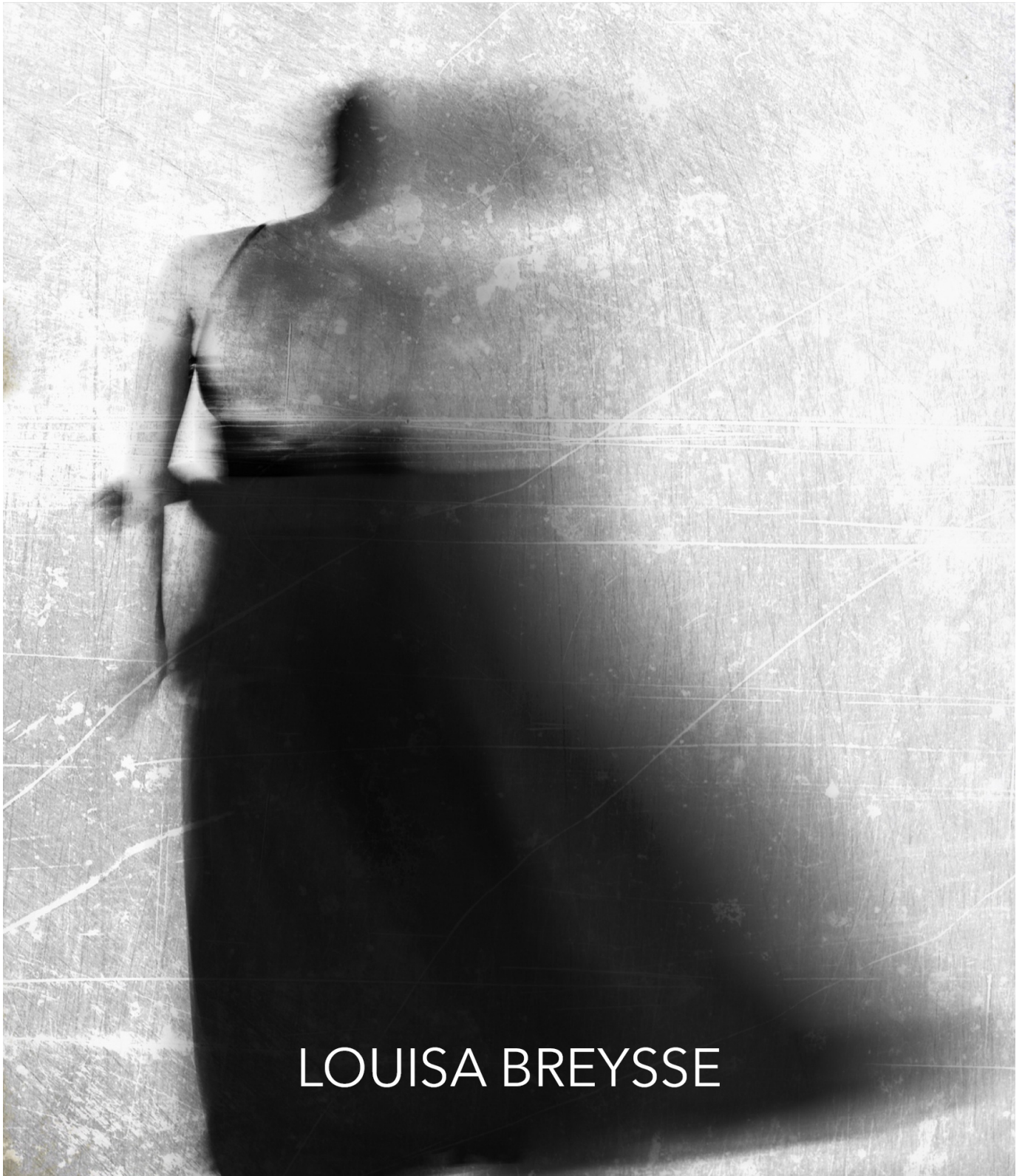


L'Oubliée

L'héritage du silence

roman



LOUISA BREYSSE

Louisa Breysse

L'Oubliée

L'héritage du silence

© Louisa Breysse, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1456-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mon père qui vient de nous quitter.
Ce livre est né des souvenirs de ton enfance dans la campagne bourguignonne.*

Prologue

Aнна était mon arrière-grand-mère.

On ne parlait pas vraiment d'elle.

Lorsque j'ai trouvé ce carnet — usé sur les bords, comme s'il avait été souvent ouvert, refermé, puis repris — je ne savais rien d'elle.

Je me suis assise.

J'ai commencé à lire.

Sans savoir ce que j'allais découvrir.

Sans savoir que certaines pages ne se referment jamais vraiment.

Sans savoir que ce carnet n'était pas seulement ce qu'elle avait écrit, mais ce qui lui survivait.

5 janvier 1914

Je m'appelle Anna.

Mon premier enfant, Robert Désiré, est né le 27 septembre 1912.

Depuis, quelque chose a changé.

Donner naissance n'est pas anodin. Une tourmente d'émotions vous saisit, un amour encore inconnu vous gonfle le cœur, et vous savez que votre vie sera à jamais liée à ce petit être qui vient de naître.

J'avais 22 ans et je n'avais pas imaginé à quel point ma vie en serait bouleversée.

Je cherche à me souvenir de ce que j'étais avant.

Ce n'est pas toujours très clair.

Alors, je vais remonter le fil de ma vie.

Première partie

Je suis née le 23 mai 1890, dans l'Yonne, aux Petits Briquets, à Saint-Martin-des-Champs.

Mère me dit souvent que j'étais un beau bébé, bien joufflu, déjà coiffé de cette crinière noire qui encadre mon visage.

Les Petits Briquets, c'est le nom de la métairie dans laquelle ma mère a toujours vécu avec ses parents et sa sœur, Marcelline.

C'est une petite maison basse en briques rouges, à l'écart du village, en direction des Robichons, entourée de forêts, de prés, de champs et d'étangs.

Que de kilomètres nous avons parcourus, mes cousins et moi, dans cette campagne.

La maison est petite mais confortable. Deux pièces seulement. La première sert de cuisine et de salle à manger. Ma mère y fait chauffer la soupe, l'eau du bain et celle des lessives sur une cuisinière à bois, près de la grande cheminée. Une alcôve fermée par un rideau accueille un grand lit.

La deuxième, plus exiguë, est la chambre. C'était celle de mes grands-parents avant que mon grand-père ne meure. Aujourd'hui, c'est celle de mes parents. Je dormais près d'eux quand j'étais petite.

Je ne connais pas mon grand-père : il est mort peu de temps avant le mariage de mes parents.

Grand-mère Nine vit avec nous. Je dors dans l'alcôve avec elle.

Ma mère et ma grand-mère s'activent beaucoup dans la maison. Elles s'occupent du potager. Au gré des saisons, elles y font pousser des tomates, des carottes, des pommes de terre, des poireaux et toutes sortes de légumes que nous mangerons tout l'hiver.

Il y a aussi le verger, avec quelques pommiers, un prunier et, ce que je préfère par-dessus tout, un cerisier. Les fruits dégagent une odeur sucrée et parfument

toute la maison quand ils cuisent dans la bassine de cuivre.

Une dizaine de poules nous fournit des œufs, et deux vaches du lait. Elles dorment dans l'étable, à côté de notre chambre. Elles sentent bon la paille propre et le lait.

Mère dit que cela chauffe la maison.

Mon père est facteur.

Vêtu de sa blouse de toile bleue garnie de sept boutons dorés, de son képi et de son ceinturon avec une plaque en laiton aux armes de France où il est écrit « *Direction générale des Postes* », il part tous les matins sur sa bicyclette avec son portefeuille en cuir.

Il est beau dans son uniforme.

Chaque jour, Mère vérifie que son col rouge écarlate est bien rabattu, et il l'embrasse tendrement sur la joue avant de partir pour sa tournée.

Il se rend jusqu'à Saint-Fargeau pour récupérer le courrier et le distribuer dans tous les villages et fermes alentour.

Il connaît tout le monde. Il nous donne des nouvelles des uns et des autres le soir, pendant le souper. Parfois, on rit des anecdotes qu'il rapporte, parfois c'est triste, et nous pensons à ces familles qui ont subi un malheur.

Nous prions pour elles et pour que cela ne nous arrive pas.

Je n'ai pas dû prier assez fort. Dieu ne m'a pas entendue.

Enfant, je passe mon temps à parcourir la campagne, à grimper dans les arbres, à observer les oiseaux. Un ruisseau, la Rigole des Chèvres, coule au bas du pré où paissent les vaches. Avec mes camarades Dédé, Joseph et Églantine, nous nous y amusons souvent.

Nos rires portent au loin.

Il m'arrive encore de les entendre. Je ne sais plus rire ainsi.

En 1896, je fais ma première rentrée des classes.

— Tu as de la chance, Anna, me dit Nine. À mon époque, on n’allait pas à l’école. On allait aux champs.

J’ai 6 ans.

Je franchis la porte de l’école, le cœur battant. Le bruit de mes sabots sur le plancher de bois résonne dans mes oreilles comme s’il remplissait l’espace.

— Bonjour, Anna !

Mademoiselle Jeanne, notre maîtresse se tient près du tableau. Ses cheveux tirés en un chignon serré lui donnent un air sévère. Sa robe bleu marine tombe presque jusqu’aux chevilles, et ses yeux noisette me fixent avec attention.

— Bonjour, Mademoiselle, balbutié-je, intimidée et surprise qu’elle connaisse mon prénom.

— Alors, prête pour ta première journée ?

Je hoche la tête sans répondre.

Elle me sourit.

— Ne t’inquiète pas, ma petite Anna. Tu verras, l’école est un endroit où l’on apprend beaucoup, mais où l’on peut aussi s’amuser. Viens t’asseoir ici.

Vingt et une autres filles sont déjà assises. Certaines que je connais de l’église me jettent des regards encourageants ; d’autres chuchotent.

— Tu aimerais lire et écrire ? me demande Mademoiselle Jeanne.

— Oh oui, beaucoup.

Elle sourit de nouveau.

— Alors nous allons passer de belles années ensemble. Tu vas apprendre des choses extraordinaires, et je serai là pour t’aider. Ne te décourage jamais, même si c’est difficile.

Je baisse les yeux.

— Merci, Mademoiselle Jeanne.

— Et n’oublie pas : être attentive et curieuse est plus important que tout. Tu deviendras une grande fille ici, Anna.

Je suis prête à commencer cette aventure.

« Ne te décourage jamais, même si c’est difficile ». Cette phrase m’a accompagnée dans les moments les plus douloureux de ma vie.

L'apprentissage commence. Les plus petites tracent des lettres tandis que les plus grandes font des calculs. Je trempe ma plume dans l'encre et j'écris lentement, en faisant attention à ne pas dépasser les lignes.

Nos cahiers doivent toujours être propres et bien tenus. Ce n'est pas toujours facile avec la plume qui trempe dans l'encrier : l'encre peut couler et tomber en une grosse tache sur la feuille blanche.

Sur le mien, il n'y en a pas. Je suis soigneuse et mon écriture est gracieuse dit Mademoiselle Jeanne.

J'apprends enfin à lire.

Je ne suis pas une élève modèle, pas toujours attentive. J'aime bavarder avec certaines de mes camarades. Mademoiselle Jeanne me gronde ; elle est intransigeante sur la discipline, mais très patiente pour enseigner.

Au cours de chant, elle se transforme. Son visage s'éclaire, ses yeux noisette s'illuminent d'une telle intensité qu'ils prennent une couleur dorée. On dirait deux pierres précieuses. Ses joues s'empourprent et sa voix... quelle voix ! résonne dans toute la classe.

Cela me manque aujourd'hui..

Dédé, Églantine et moi partons à l'école ensemble à Saint-Martin. Nous traversons le bois, puis passons devant la maison de Joseph qui nous rejoint.

Nous marchons avec nos sabots remplis de paille pour ne pas avoir froid aux pieds.

Le bruit des sabots sur les cailloux nous met du baume au cœur, et nous chantons au rythme de nos pas une chanson d'adultes, interdite aux enfants :

« Allons garçon morbleu... »

Nous rions de notre audace et arrivons joyeux et essoufflés à l'école.

Je ne savais pas alors que je perdrais un jour le droit de traverser les bois.

Quand je ne suis pas à l'école, on m'envoie garder les vaches, ou ce sont les